

Histoire de Bardin, ancien laboureur, aujourd'hui propriétaire.

BARDIN. — Vous me demandez, Charles, de vous faire connaître ma vie je vais satisfaire vos désirs. J'aime trop à causer avec vous pour vous refuser cet entretien. Le zèle que vous apportez dans vos travaux m'a depuis longtemps convaincu que vous aviez su profiter des leçons que je vous ai données sur les instruments de labour, et qu'on ne saurait trop vous initier aux choses utiles. Je vous félicite de vos résultats et vous engage à redoubler d'ardeur : *il n'y a pas de profits sans peine, et la jouissance est le fruit et la récompense du travail.*

Avant que je possédasse ma propriété de Limelle, j'étais aussi fermier ; mais j'avais alors la ferme volontaire de m'instruire et le désir de bien cultiver. Mon père m'avait souvent dit : *La paresse engendre les soucis, tandis que le travail augmente le bonheur.* Je cherchais partout ce qu'il y avait de bon à imiter parmi les choses nouvelles, et les moyens ne manquaient pas. J'avais près de moi M. de Beauregard, le plus riche propriétaire du canton. Cet homme, après avoir servi la France dans la carrière militaire, vint se livrer à la culture du sol. Comme il avait été en Allemagne et en Belgique et qu'il avait souvent causé avec ces célèbres Tücher et Schwerz, il apporta au bœuf quelques pratiques nouvelles.

Ainsi au lieu de labourer ses champs en billons, il les disposait en petites planches convexes ; sur ses pâtis il cultivait le trèfle et le ray-grass, la betterave et le rutabaga. Ses animaux restaient une partie du jour à l'étable, où ils recevaient une nourriture abondante. On riait beaucoup de lui, de sa nouvelle culture et de la charrue Dombasle, qu'il avait adoptée ; on disait : ses dépenses sont folles, et il sera obligé d'emprunter ou de vendre une partie de sa propriété.

M. de Beauregard laissa parler toutes les gazettes du village. Vous savez que la quantité de mots ne remplit pas le bœuf. Au bout de dix années de tous genres d'améliorations sages de toutes sortes, et au milieu de toutes les petites laines et jalousies locales, par un esprit d'ordre et une sage prévoyance, il tripla la valeur de sa propriété, et prouva à ses détracteurs que *médire des autres, c'est médire de soi, et que la haine du méchant honore l'honnête homme.*

Comme je vous l'ai dit, Charles, je demeure près de M. de Beauregard. Plus sage, que mes voisins, je gardais le silence, cherchant à connaître seulement les *pourquoi* et les *comment* ? Je n'approuvais pas, mais je me gardais de blâmer, car il y a presque toujours de l'envie dans le blâme. Une année la terre était sèche comme pierre, on la labourait avec peine. Nous étions au mois de juin, l'époque des semailles de blé noir était arrivé. Sur tous les points le désespoir était dans tous les cœurs ; on pensait qu'il n'y aurait pas de récolte : de la pluie était nécessaire pour ensemençer la terre, et il n'en tombait pas. Pour mon compte, j'étais, comme mes voisins, fort affligé de la sécheresse ; toutefois, me résignant au mal, car le désespoir ne remédie à

rien, je me souvins du mot de labour de M. de Beauregard. Souvent, en causant ensemble, il m'avait dit : Vous qui connaissez que *la main des diligents enrichit*, vous auriez de l'avantage à adopter mes planches pour vos cultures de blé noir ; vos produits seraient plus abondants : essayez, *il n'y a que le premier pas qui coûte.* Je lui demandai la cause de leur supériorité sur nos billons, il me répondit qu'elles conservaient plus de fraîcheur, parce que la terre ainsi disposée était moins desséchée par le soleil. Croyez-moi, ajouta-t-il, *la science raisonnée égale l'expérience.*

Ayant adopté la culture de mon père, que lui avait enseignée son père d'après celle de son grand-père, j'avais toujours cru que, soit sur billons, soit sur planches, la récolte de blé noir ne devait pas être ni moindre, ni plus abondante, pourvu que le sol fut bien fumé. Je me trompais étrangement : l'année dont je vous ai parlé m'a convaincu que, *quand le puits est sec on connaît la valeur de l'eau.* Malgré les observations de mes voisins, je fis semer du blé noir sur une pièce bien arrosée et labourée en planches. Le succès couronna ce premier essai : j'obtins la plus belle récolte de la commune. Les cultivateurs qui avaient suivi l'ancienne coutume récoltèrent à peine leur semence ; ils avaient oublié que *l'habitude est la plus dangereuse des routes que l'on puisse suivre.* Voyant un si beau résultat dû à une cause que l'on méprise encore aujourd'hui dans une foule de localités, parce qu'on ignore que *l'expérience raisonnée est la seconde et la meilleure éducation*, je pensais que je pouvais avec profit imiter quelque chose de tout ce que M. de Beauregard faisait exécuter chez lui.

Je tentai en petit la culture du trèfle, du ray-grass, du rutabaga, de la betterave, car je me rappelle que *prudence est mère de sûreté.* J'obtins des revers et des succès ; mais, comme l'homme est souvent l'auteur de ses propres revers, je ne me décourageai point. Au bout de quelques années, j'eus la satisfaction de voir mes fermages considérablement augmentés.

Un jour que je possédais un peu d'argent, résultat de ma culture nouvelle, je quittai la métairie de M. Maria pour aller habiter une ferme que j'avais achetée à quelque distance de Nozay. Je me disais : Mes fermages ne me manqueront plus, maintenant que je connais leur culture ; j'aurai beaucoup de bestiaux, et par la grande quantité de fumier qu'ils me donneront, je bonifierai ma terre et non celle d'autrui.

J'eus tort de penser ainsi. Quand ma métairie fut payée, il ne me restait plus que 1,500 fr., et cette somme était loin de suffire à mes besoins. Sans un ancien ami de mon père, qui vint à mon secours en me prêtant 2,000 fr., j'aurais été obligé de revendre la maison et la terre dont j'étais propriétaire.

J'aurais dû me rappeler que *l'ambition perd l'homme* ; et, comme dit le bonhomme Richard, *il est aussi fin au pauvre de s'engager le riche, qu'il l'était à la grenouille de s'enfler pour égaler le bœuf en grosseur.*

Cependant, après dix-sept années de travail sur cette propriété, dont j'ai considéra-

blement augmenté l'étendue, je suis venu vivre ici du fruit de mes labeurs ; et si j'avais oublié que *le soleil du matin ne dure point tout le jour*, je serais peut-être encore à tenir les mancherons de la charrue.

CHARLES. — Oh ! M. Bardin, combien je vous remercie de m'avoir dit un mot de vos travaux. Les succès que vous avez obtenus donnent de l'ardeur à deux bras paresseux. Je suis jeune et je ne désespère pas de marcher sur vos traces, si vous voulez bien me permettre de consulter quelquefois votre vieille expérience.

BARDIN. — Je vous accorde tout ce que vous me demandez. Je vois avec plaisir que vous cherchez toujours à vous instruire. Dans votre situation, *il ne faut mépriser ni un brin d'herbe, ni un conseil : un brin d'herbe peut sauver la fourmie qui se noie ; un conseil, redresser l'homme qui se fourvoie.*

Écoutez les conseils des personnes qui vous engagent à accorder la plus grande surface possible aux plantes fourragères. Rappelez-vous que les spéculations à l'aide du bétail, ne sont lucratives que lorsque les animaux sont bien nourris. Rappelez-vous encore que bien nourrir les animaux que l'on possède, c'est commencer leur amélioration.

Alien, mon ami, ne vous laissez pas abandonner à l'oisiveté ; redoublez d'ardeur si vous voulez être heureux un jour : *l'oisiveté ressemble à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail, tandis que l'activité est la mère de la prospérité.*

Travaillez dans la carrière agricole, c'est le fonds qui manque le moins, ne comptez pas sur le présent et surtout sur vos amis, vous seriez dupe de l'avenir.

Le blé germé pour semence.

— Un de mes voisins de campagne, M. Bellanger, cultivateur très-intelligent à qui je parlais du moyen que j'ai proposé dans ma notice du 15 de ce mois, au moins pour assurer la récolte et la qualité du blé destiné aux futures semailles, m'a raconté un fait intéressant que je m'empresse de publier ; il eut lieu dans l'année pluvieuse de 1853 ou de 1854.

Le blé de ce fermier étant resté longtemps sur la terre après avoir été coupé, avait beaucoup souffert de l'humidité. Aussi, vers le milieu de septembre une grande partie de ce blé avait-il germé dans les granges. M. Bellanger eut l'idée de faire battre une certaine quantité de gerbes et de semer à cette époque, le 13 septembre, les grains les plus germés, c'est-à-dire qui n'avaient pas passé à travers le grand crible. La plupart de ces grains portaient des germes de 3 à 6 cent. (un et deux poignées) et même plus. Deux sillons furent enssemencés ainsi, et le blé qui en provint acquit une grande vigueur et n'était même que trop épais. Seulement, comme cela arrive souvent dans les blés faits de trop bonne heure, il se tint mal et versa au moment des grandes pluies de l'année suivante. Le grain moins germé, provenant du même criblage, fut semé vers la Toussaint, époque ordinaire des semailles.